

Jeanne Favalier

AURIAC-DU-PERIGORD

SAINT-REMY

la chapelle et le pèlerinage

Edité par les Amis d'Auriac-du-Périgord

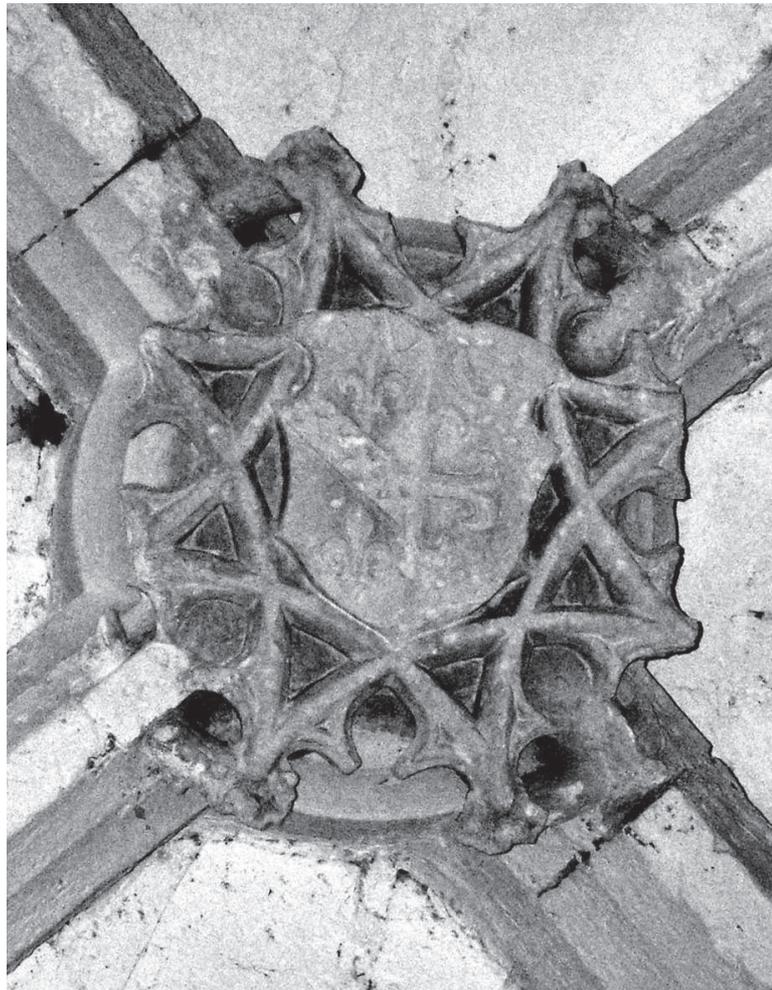
La Chapelle Saint-Rémy d'Auriac-du-Périgord



La chapelle dédiée à Saint Barthélemy, mais couramment appelée chapelle Saint Rémy, est un petit édifice qui date du début du XVI^{ème} siècle. Elle est proche du ruisseau, la Laurence, et se trouve à 1800 m à l'est du village d'Auriac. Elle est en vue du château de La Faye, dont elle dépendait lors de sa construction.

Historique

Raymond Arnal et Antoinette de la Cropte, châtelains de la Faye, sont devenus les seigneurs d'Auriac par un acte d'achat auprès d'Alain d'Albret en 1487. La chapelle a été édifiée sur leurs terres, environ un demi siècle plus tard. La date de construction peut se déduire la clef de voûte occidentale de l'édifice qui porte un blason mi-partie : celui de la famille Arnal de la Faye, une croix ansée, et celui des Aubusson, des fleurs de lys.



Ce blason est la signature de la seconde génération des seigneurs d'Auriac, François Arnal de La Faye (1485-1538) et son épouse Souveraine d'Aubusson. La chapelle a donc été édiflée par le second couple des seigneurs d'Auriac, qui vit au début du XVI^{ème} siècle.

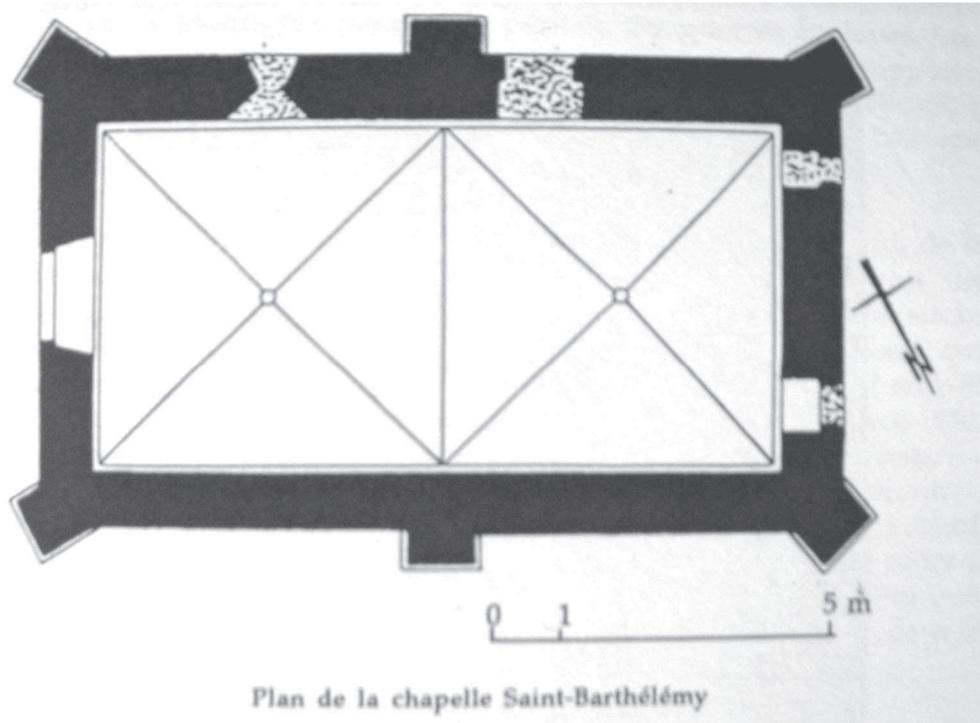
La chapelle est dédiée à Saint Barthélemy, un saint populaire en Périgord : son chef était une des principales reliques de la cathédrale Saint Front, il a été détruit pendant les guerres de religion, mais de nombreuses églises du diocèse en avaient reçu des fragments auparavant. Un pèlerinage de tradition ancienne se déroule toujours dans la chapelle aux alentours du 24 août, fête de la Saint Barthélemy.

Mais la chapelle est connue dans le pays sous le nom de « San Remedy » mot du dialecte local, francisé en Saint Rémy. Il y avait là un pèlerinage bien avant la construction de la chapelle, sans doute lié à la source de Bonnefon, qui se trouve en contre haut, dans une propriété privée, et d'où un ruisseau s'écoulait en direction de la Laurence. On peut voir à l'entrée de la chapelle les restes d'une statue romane très usée et très mutilée, celle d'un saint guérisseur à laquelle les malades se frottaient, et dont ils raclaient la pierre pour l'emporter comme un remède. Eugène Le Roy décrit ce pèlerinage, encore très vivant au XIX^{ème} siècle, et propose une explication rationaliste, et vraisemblable du changement de nom de la chapelle : le saint guérisseur, San Remedy en patois, serait devenu Saint Rémy en Français.

La chapelle a été vendue comme bien national en 1794, On ne sait comment elle a été réintégrée dans le patrimoine de la commune.

Description de l'extérieur

La chapelle est un petit édifice rectangulaire qui mesure hors tout 13 m sur 8 m. Les murs sont renforcés par six contreforts. Quatre sont placés en oblique aux angles, deux reprennent la poussée des voûtes au milieu des longs cotés.



Le toit en forte pente représente actuellement à peu près la moitié de la hauteur de l'édifice. Mais les proportions sont modifiées du fait que la construction a été enterrée sur plusieurs mètres de hauteur par l'accumulation des alluvions dans la vallée depuis le XVI^{ème} siècle.

De nos jours on entre dans la chapelle par une porte ouverte dans le mur pignon de l'est, ce qui est contraire aux dispositions canoniques : c'est l'autel qui devrait occuper cette place. Il l'occupait en effet à l'origine. La porte actuelle a été ouverte peu après la construction et dans le même style. Il a fallu pour cela couper la base de la verrière placée au dessus de l'autel. Les traces de la modification sont bien visibles à l'intérieur de l'église.

La façade, flanquée de deux contreforts obliques, comme à la chapelle Saint-Georges de Montignac, est ouverte par une porte dont le linteau est en anse de panier. Au dessus s'ouvre la baie flamboyante mutilée par l'ouverture de la porte. Plus haut et légèrement décentrée, une petite fenêtre rectangulaire éclaire le grenier et abrite une cloche.

Le pignon, construit en moellons, a une pente de 60°. Il est souligné par des rampants en pierre de taille. Ceux-ci comportent juste au dessus du mur une partie horizontale. Seul le replat du nord-est est décoré. Eugène Le Roy y voit un crocodile, d'autres un monstre mi-caniche mi-pourceau : une carte postale ancienne nous en donne une image à peine plus claire que ce que l'on peut distinguer de nos jours.



Au-dessus le rampant proprement dit est formé de chaque côté de dix larges dalles de pierre taillée qui débordent du mur et le protègent de l'eau. Une dalle sur deux porte un crochet orné de feuillage. Au sommet du pignon s'érige un fleuron à tige carrée, surmonté d'un bouquet à quatre branches qui est peut-être une allusion aux lys des armes de Souveraine d'Aubusson.



le fleuron de l'est

Le mur nord est aveugle, animé seulement par le jeu des trois contreforts. Ce mur était le côté de la chapelle le moins orné. C'est maintenant celui que l'on voit en arrivant par la route D 67, de Montignac à Thenon, une route moderne, qui n'existait pas à l'époque de la construction. On accédait alors à Saint Rémy par un chemin qui longeait le mur sud.

La façade ouest, très remaniée est la plus difficile à déchiffrer. Elle est divisée horizontalement par un linteau avec un chanfrein en saillie sur le mur. La partie basse est enterrée sous les alluvions. On croit y reconnaître le sommet de deux baies, mais ce sont peut-être deux enfeus, encadrant la porte primitive.

Dans la partie haute, une fenêtre légèrement décentrée ouvre dans un arc en plein cintre. Les rampants de l'ouest, plus richement décorés que ceux de l'est, portent sept crochets, et la façade est couronnée par une croix ancrée, celle des La Faye, reprise par la famille Arnal.



La croix ansée du pignon ouest

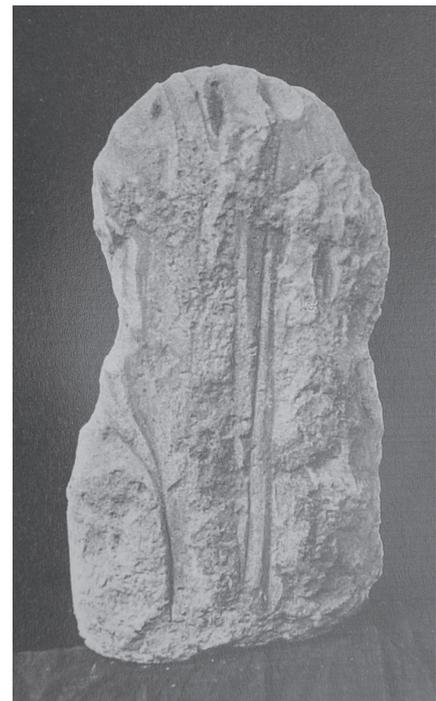
Le mur sud, face au ruisseau et à l'ancien chemin d'accès possédait deux ouvertures : une porte à pénétrants chanfreinés, actuellement condamnée, et une baie en partie obstruée.

Description de l'intérieur

La chapelle comporte deux travées presque égales. On y accède actuellement du pignon est en descendant trois marches : c'est une nouvelle preuve que le sol de la vallée s'est exhaussé depuis l'époque de la construction. Le sol est un pisé : il est composé de pierres calcaires disposées selon un dessin sommaire de quadrillage. Selon M. et G. Ponceau, ce pisé daterait du XVII^{me} siècle et serait lui-même à 1,5 m du sol primitif.

La chapelle est voûtée d'ogives dont les arcs reposent de chaque côté sur un cul-de-lampe polygonal au droit des contreforts. Le mur ouest, contre lequel se trouve actuellement l'autel, comporte un placard sans doute aménagé dans une des anciennes fenêtres.

Du mobilier originel, il ne reste que la statue à frottis, placée à l'entrée du côté sud. Elle a été réduite à l'état de moignon par les fidèles qui s'y frottaient ou même la raclaient pour en emporter des fragments. C'était une statue d'évêque, on peut le reconnaître à quelques traces de vêtements sacerdotaux. Elle est certainement vénérable comme trace de la piété populaire, mais sûrement pas comme œuvre d'art, dans l'état où elle se trouve



On y voyait aussi dans la première moitié du XX^{ème} siècle une charmante statuette contemporaine de la construction de la chapelle, représentant un pèlerin de Saint-Jacques : on le reconnaît aux coquilles qui bordent le vêtement sur ses épaules. Elle a été volée ; il ne nous en reste plus que cette photo et une carte postale ancienne.



Le pèlerinage de Saint Rémy au XIX^e siècle **décrit par Eugène Le Roy dans Jacquou le Croquant**

Jacquou part de Fanlac pour rejoindre au pèlerinage de Saint Rémy la Lina dont il est amoureux.

« Je descendis passer à Glaudou, de là sous le Verdier, et je montais à travers les bruyères prendre le vieux chemin du plateau, près de la Maninie, à un endroit appelé Coupe-Boursil, ce qui n'est pas un nom trop rassurant ; mais en plein jour, mes trente deux sous et demi ne risquaient rien. Ce chemin était très large, comme ça se voit encore en plusieurs places. On dit que c'est celui que suivit le maréchal Boucicaut lorsqu'il alla assiéger Montignac. Il faisait très chaud ; sous le soleil brûlant, les cosses des genêts éclataient avec bruit, projetant au loin leurs graines noires. Aussi, j'avais seulement, sur mon gilet, une blouse bleue, toute neuve, et j'étais coiffé d'un de ces chapeaux de paille que les femmes, par chez nous, tressaient à leurs moments de loisir en allant aux foires ou en gardant le bétail. La paille n'était pas aussi fine que celle des chapeaux qu'on vend partout aujourd'hui ; mais elle était plus solide, et, dans les campagnes, tout le monde portait ces chapeaux - les paysans s'entend. Un quart d'heure avant d'arriver aux Quatre-Bornes, je pris un raccourci et je m'en fus passer au village de Lécheyrie, puis le long des murs du jardin de Beaupuy, d'où je finis de descendre dans le vallon de la Laurence, où se trouve la chapelle de Saint-Rémy, à un petit quart de lieue au-dessus d'Auriac.

Au long des prés, sur le bord du vieux chemin, dans une espèce de communal, est bâtie la vieille chapelle aux deux pignons ornés de figures grimaçantes. Autour l'herbe pousse maigre et courte sur le terrain pierrallieux et sablonneux ; mais tout contre les murs, la terre bien fumée par les passants fait pousser des orties, des carottes sauvages des choux d'ânes, des menthes âcres d'une belle venue. En temps ordinaire cet endroit a l'air triste et abandonné, et cette construction aux murs noircis par les siècles, ressemble à une grande chapelle de cimetière.

Au contraire, les jours de pèlerinage, le lieu est bruyant et animé. On y vient de loin plus que de près : les saints sont comme les prophètes, ils n'ont pas grand crédit chez eux. Les paroisses des environs, au-dessus et en aval de Montignac, y envoient bien des pèlerins, mais c'est surtout les gens du Bas Limousin qui y affluent. Seulement comme à ces Limougeaux, la religion ne fait pas perdre la tête, quoiqu'ils en aient une bonne suffisance, ils apportent dans les bastes ou paniers de leurs mulets, des fruits de la saison, mais surtout des melons. C'est la fête des melons, on peut dire, tant il y en a. Sur des couches de paille, ils sont là, étalés, petits, gros, de toutes les espèces : ronds comme une boule, ovales comme un œuf, aplatis aux deux bouts, melons à côtes, lisses,

brodés, verts, jaunes, grisâtres, est-ce que je sais ? Et il s'en vend ! C'est du fruit nouveau pour le pays, car les environs de Brive et d'Objat sont bien plus précoces que par ici ; en sorte que les gens de chez nous venus à la dévotion tiennent à emporter un melon. C'est une sorte de témoignage qu'on est allé à la Saint-Barthélemy d'Auriac.

Je dis d'Auriac, parce que Saint Rémy a encore une autre dévotion en Périgord : c'est à Saint-Raphaël, sur les hauteurs entre Cherveix et Excideuil. Il y a là dans l'église le tombeau du saint¹ que l'on va chevaucher, comme à Auriac on se frotte à sa statue, pour guérir de toutes sortes de maladies et douleurs, et on y est guéri comme à Auriac.

Autrefois le tombeau de Saint Rémy n'était pas au bourg de Saint-Raphaël, mais à une cafourche de quatre chemins, où aboutissaient quatre paroisses : Cherveix, Anliac, Saint-Médard et Saint-Raphaël. Comme ce tombeau attirait beaucoup de monde, ces quatre paroisses se le disputaient. Un jour les gens d'Anliac amenèrent leurs meilleurs bœufs, les attelèrent à la pierre du tombeau, mais ne purent la faire bouger d'une ligne. Ceux de Saint-Médard essayèrent ensuite, et ne réussirent pas davantage. Alors les riches propriétaires de Cherveix avec leurs grands forts bœufs de la plaine bénits pour la circonstance, montèrent sur les coteaux et à leur tour essayèrent d'entraîner la susdite pierre ; mais sans plus de succès que les autres. Enfin les gens de Saint-Raphaël vinrent en procession avec un âne - c'est tout ce qu'ils avaient, les pauvres ! – et après que le curé eut invoqué le grand saint Rémy, l'âne attelé au tombeau tira facilement la pierre, à travers les friches, jusqu'à Saint-Raphaël, où elle est restée.

Voilà ce que racontent les gens du pays ; moi, je ne garantis rien.

Pour en revenir à la dévotion d'Auriac, c'est encore une foire aux paniers ; non pas de ces paniers de vîmes grossiers pour vendanger ou ramasser les noix ou les châtaignes, mais de ces jolis paniers en osier blanc, de toutes formes, depuis le grand panier plat pour porter les fromages de chèvre au marché jusqu'au joli panier de demoiselle à cueillir les fraises, sans oublier les corbeilles à fruits, et ces belles panières rondes ou carrées, à deux couvercles, où il tient tant d'affaires quand on revient de la foire.

Il y a là aussi, pour soutenir les gens venus de loin, des boulangers de Montignac, vendant des choines et des pains d'œuf parfumés au fenouil, et aussi des marchandes de tortillons. Puis, contre les haies, à l'ombre, bien abrités des branchages, des barriques sont là, en chantier, où l'on vend le vin à pot et à pinte.

Lorsque j'eus dépassé le moulin de Beaupuy, et que je fus sur la petite hauteur qui domine le vallon, je m'arrêtai, tâchant de reconnaître la Lina dans cette foule de monde qui était autour de la chapelle, mais je ne le pus. Je voyais des coiffes blanches, des mouchoirs de couleur, des pallioles ou chapeaux de

¹ Il s'agit du tombeau de Saint Victurnien, un ermite irlandais du VI^{ème} siècle

paille de femme, des fichus bariolés, mais c'était tout. Me remettant alors en marche, je finis d'arriver à la chapelle et je commençai à chercher dans tout ce peuple. Je fus un bon moment à me promener partout, enjambeant les tas de melons, les paniers de pêche, poussant les gens pour avoir place, jouant des coudes pour avancer, et je ne voyais pas Lina. « Sa mâtine de mère me pensai-je, l'aura peut-être empêchée de venir !... » Tandis que j'étais là, assez ennuyé à cette idée, voici, montant du bourg, dans le chemin bordé de haies épaisses, la procession du pèlerinage. Comme je regardai si Lina n'était pas dans les rangs, j'ouïs dire derrière moi :

- Eh bien, il pense joliment à toi !

Je me retournai coup sec, et je vis Lina avec une autre fille :

- Ha ! te voilà donc ! Et comment ça va-t-il vous autres ? Il y a un gros moment que je vous cherche : où étiez-vous donc ?

- Nous ne faisons que d'arriver.

- Aussi je me disais : « si elle était là, je l'aurai vue, pour sûr ! »

Et voilà que nous nous mettons à babiller tous trois ; non pas de choses bien curieuses peut-être, mais il suffit que ce soit avec celle qu'on aime pour y prendre plaisir. A de certaines paroles, quelquefois, on comprend qu'elle veut faire comprendre autre chose que la signification des paroles, et on l'entend, encore qu'on ne soit pas bien fin, car, pour ces affaires là, on a toujours assez d'esprit. Et puis il y a la joie de la présence, il y a les yeux qui parlent aussi, les mains qui se serrent, et on regarde les lèvres s'agiter vives et souriantes, et on est heureux des petits rires musiqués qui laissent voir les dents saines et blanches.

Pendant que nous étions à caqueter la procession arriva. En tête, comme de bon juste, le marguillier portant la croix, petit homme brun qui avait l'air pas mal farceur, et se réjouissait d'avance, ça se voyait dans ses yeux pétillants, de ce que cette journée allait lui rapporter. Ensuite, sur deux files, les pèlerins les plus dévots qui sortaient d'ouïr une messe à la paroisse et venaient encore à celle de Saint-Rémy bien plus estimée ce jour-là. Ces pèlerins, c'étaient des femmes des paroisses des environs de Montignac ; puis celles venues du causse de Salignac, qui tire vers le Quercy, coiffées de mouchoirs à carreaux rouges et jaunes, habillées de cotillons de droguet avec des devantaux rouges ; puis d'autres du causse de Thenon et de Gabillou, en bas bleus, avec des coiffes à barbes et des fichus d'indienne à grandes palmes, retenus par devant avec leur tablier de cotonnade. Et puis, pour la plus grande part, c'était des femmes du Bas Limousin, tirant vers la frontière de l'Auvergne, habillées de cadis, coiffées de bonnet en dentelle de laine, noirs, comme des béguins, avec par-dessus des chapeaux de paille noirs aussi, à fonds hauts avec des rebords par devant semblables à de grandes visières. Celles-là marchaient lourdement, chaussées de gros souliers ferrés, comme leurs maris. Les hommes étaient habillés, selon leur pays, de culottes en grosse toile de sac, ou de droguet ; peu de blouses, mais des vestes de bure, ou des gipous de forte étoffe bleue, avec des poches par derrière

dans les pans écourtés de cette espèce d'habit. Et c'est là qu'on connaissait les gens ménagers de leur argent, au morceau de pain qui enflait leur poche d'un côté, et à la petite roquille de terre brune qui dépassait dans l'autre poche, bouchée avec une cacarotte, ou épi de blé d'Espagne égrené. Il y en avait qui au lieu de pain avaient dans leur poche un tortillon, mais ceux-là passaient pour des prodiges.

Tous ces hommes, leur grand chapeau noir à larges bords à la main, marchaient lentement dans la pierraille poussiéreuse avec leurs lourds souliers, sous un soleil brûlant qui leur faisait cligner les yeux. Les femmes, leur chapelet d'une main, et portant de l'autre un petit cierge dont la flamme se voyait à peine sous ce soleil aveuglant, suivaient à petits pas en remuant les lèvres. Parmi les gens sains, on voyait les boiteux traînant avec une béquille une jambe atteinte du mal de Saint Antoine, ou érysipèle ; d'autres qui avaient un bras en écharpe, plié dans des linges tout blancs pour la circonstance ; et d'autres encore qui avaient attrapé un effort, comme en témoignait leur culotte soulevée par une grosseur à l'aine. Entre tous ces visages brûlés par les fenaisons et les métives, il y avait des figures malades, jaunes, terreuses, qui sentaient la fièvre et la misère. Quelques-uns, à demi aveugles, un bandeau sur les yeux, étaient menés par la main. Tout ce monde venait demander la guérison au bon Saint Rémy : ceux-ci avaient des douleurs, ou du mal donné par les jeteurs de sorts, ou des humeurs froides. Ceux là tombaient du haut mal, ou se grattaient, rongés par le mal de Sainte Marie, autrement dit la gale, assez commune en ce temps-là. Parmi ces malades il y en avait de vieux, de jeunes ; des hommes fatigués par un mauvais rhume tombé sur la poitrine ; des femmes incommodées des suites de couches ; des filles aux pâles couleurs ; de pauvres épouses bréhaïgues qui, n'ayant pas les moyens d'aller à Brantôme ou à Rocamadour, toucher le verrou, venaient demander un enfant à Saint Rémy.

Derrière les deux longues files de pèlerins, venaient les curés, chantant des litanies ; les uns en surplis à ailes, les autres en ornements brodés à fleurs ; et puis, le dernier, le curé de la paroisse, en chasuble dorée, portait le calice recouvert. Il les faisait bon voir, tous en bon point, avec des figures rouges, luisantes, bien fleuries sous le bonnet carré ou la calotte de cuir, et les cheveux noirs ou grisonnants descendant bouclés sur le cou . (...)

Tous les trois, Lina et son amie, nous regardions curieusement défiler cette multitude bigarrée qui s'engouffrait dans la chapelle. Les curés faisaient des détours pour éviter les tas de melons et les paniers, jetant ça et là un coup d'œil de côté sans tourner la tête lorsque parmi cette foule pressée devant l'entrée ils reconnaissaient une gentille ouaille. Après eux, nous entrâmes dans la chapelle qui était bondée quoiqu'elle soit assez grande. On n'y voyait pas bien clair, car les fenêtres très étroites étaient solidement grillagées de barreaux de fer de crainte des voleurs. Pourtant je ne sais ce qu'ils auraient pu y voler. Les murs blanchis à la chaux, verdissants çà et là par l'humidité, n'avaient pas de riches tableaux, ils étaient nus, excepté au-dessus de l'autel où un vilain barbouillage,

dans un cadre de bois peint en jaune pour imiter l'or, représentait le bon Dieu avec une belle barbe recevant saint Rémy dans le paradis. Ce tableau n'avait jamais été très beau sans doute, et il était très vieux, de manière que les couleurs passées s'écaillaient par endroits, emportant le nez du saint ou l'oeil d'un ange qui jouait de la flûte. L'autel était peint en gris, avec des filets bleus autrefois ; Les grands chandeliers étaient de bois, badigeonnés d'un jaune d'or, maintenant terni, ainsi que toutes les couleurs dans cette chapelle humide, qui sentait le moisi, et comme le relent des plaies qu'on y étalait depuis des siècles. Sur une petite table recouverte d'une sorte de nappe, du côté du chœur, était une statue de Saint Rémy en bois qui avait l'air d'avoir été faite par le sabotier d'Auriac tant elle était mal taillée. On l'avait bien passée en couleurs depuis peu, pour la rendre un peu plus convenable, mais la robe bleu de charron et le manteau rouge d'ocre n'embellissait guère ce pauvre saint.

Je la fis voir à Lina en lui disant à l'oreille :

- J'en ferai bien autant avec une serpe !
- Ecoute la messe, fit-elle en souriant.

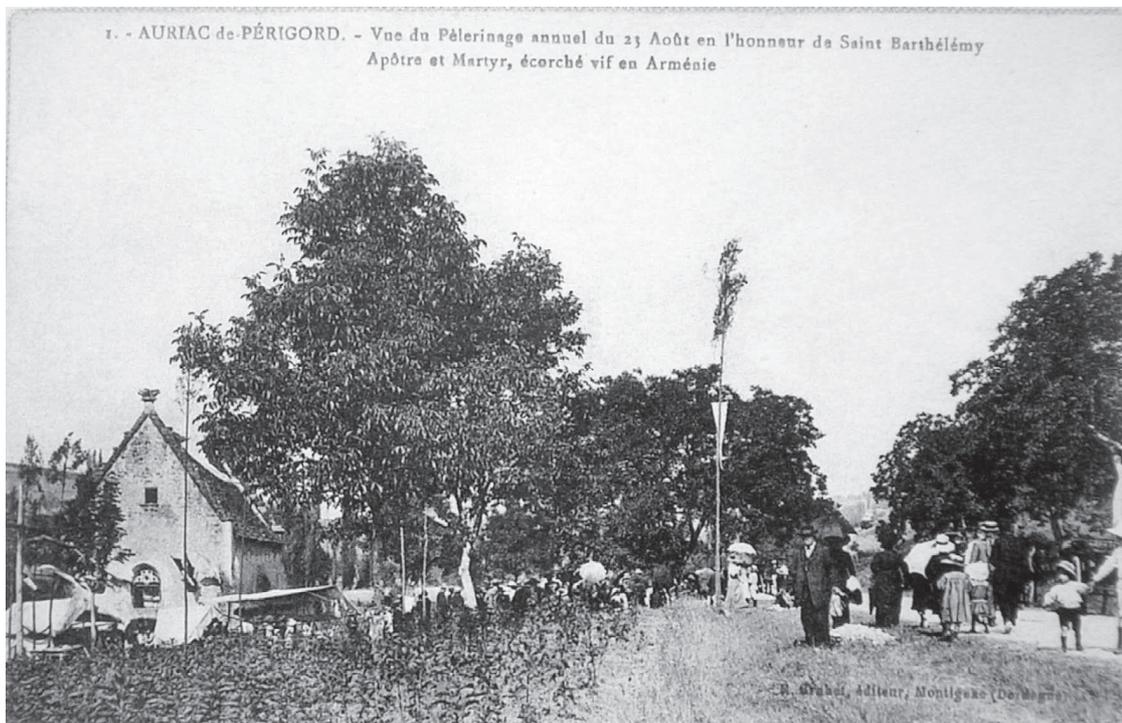
C'était le curé d'Auriac qui la disait, qui la chantait plutôt, vieux homme gris pommelé, de bonne mine et encore vert. Il était servi par deux enfants de chœur et de plus assisté par deux autres curés en costume, qui lui faisaient de grandes révérences, mains jointes, qui embrassaient les objets avant de les lui donner, lui soulevaient sa chasuble lorsqu'il s'agenouillait, enfin faisaient un tas de cérémonies de ce genre. Moi, qui n'avait jamais vu que la messe du curé Bonal, qui officiait plus simplement, je trouvais cela bien étrange. Il y eut beaucoup de femmes qui communièrent, de sorte qu'avec toutes ces cérémonies la messe dura longtemps ; mais enfin elle s'acheva et je n'en fus pas fâché. Au moment de sortir le curé annonça qu'ils allaient déjeuner, et qu'il nous engageait chacun à en faire autant, afin qu'à deux heures tout le monde fût là parce qu'on chanterait les vêpres avec sermon et bénédiction du Saint-Sacrement après quoi on continuerait à donner les Evangiles. Mais, ajouta-t-il, comme il y en a qui sont de loin et ne peuvent attendre si tard, M. le curé d'Aubas va rester pour donner les Evangiles à ceux-là.

Et en effet aussitôt que les autres furent partis, le curé d'Aubas, un livre à la main, assisté du marguillier qui tenait une soupière d'étain, fut entouré d'une foule de gens qui demandaient l'évangile. Le curé avait bien dit « donner », mais c'était une façon de parler, car on les payait. Lorsqu'on avait remis les sous au marguillier qui les jetait dans la soupière, il disait : « C'est à celui-là ». Alors chacun à son tour s'approchait du curé qui leur mettait son étole sur la tête et récitait des versets de l'évangile selon Saint Mathieu où il est question de la guérison de plusieurs malades et infirmes. Après l'évangile, les gens allaient se frotter au saint : car l'évangile, ça n'était rien au prix de saint Rémy, d'autant plus que l'évangile se payait et que le saint frottait gratis. Mais ce n'était pas celui qui était dans le chœur : on avait eu beau le passer en couleurs personne ne

le regardait. Le véritable, c'était un petit saint de pierre qu'on avait tiré de sa niche et que chacun prenait pour se frotter la partie malade ou se faisait frotter par un voisin lorsque les douleurs étaient dans l'échine ou dans les reins. On se frottait l'estomac avec, les bras, les jambes, les cuisses, sur la peau autant que ça se pouvait. Ce bonhomme de saint avait une telle réputation de guérisseur que les gens l'appelaient en patois *San Remedy*, comme qui dirait saint Remède ; et que dans le courant de l'année, la chapelle étant fermée, les passants affligés de douleur allaient pleins de confiance se frotter contre le mur extérieur de la chapelle au droit de sa niche.

Mais les jours de dévotion comme celui-ci, on se frottait directement. Ceux qui avaient la sciatique se le faisaient promener depuis la hanche jusqu'au talon, par-dessus la culotte : mais des fois des vieilles percluses de douleurs, qui n'avaient pas peur de montrer leur lie-chausse ou jarretières, se le fourraient sous les cottes, ayant fiance que le frottement sur la peau avait plus de vertu . Ah ! il en voyait de belles, le pauvre diable de saint !

Quand je dis qu'il en voyait de belles, c'est une manière de dire, car il n'avait plus d'yeux, pas plus d'ailleurs que de nez ou de bouche . (...) Le malheureux n'avait plus figure de saint ni même d'homme. Ses bras, ses jambes, ses pieds, ses mains, tout cela avait tellement frotté qu'on n'y connaissait plus rien, qu'on n'y distinguait plus aucune partie du corps ni la figure : tout était confondu sous l'usure. (...) Mais ça n'ôtait rien à la foi des pauvres gens désireux de guérir. »



Le pèlerinage de Saint Rémy vers 1900, carte postale ancienne

Table des illustrations

Page

1 : Le mur sud et le pignon est de la chapelle

2 : La clef de voûte de l'ouest

6 : le fleuron du pignon est

7 : la croix ansée du pignon ouest

Cartes postales anciennes de la collection Michel Larebière :

5 : le monstre de Saint Rémy

8 : la statue du « San Remedy »

9 : le pèlerin de Saint Jacques (photo originale, d'où proviennent les cartes postales)

15- Le pèlerinage de Saint Rémy vers 1900.

Edité pour le pèlerinage de la Saint -Barthélemy
par les Amis d'Auriac-du-Périgord en 2007,
centenaire de la mort d'Eugène Le Roy.